

MANSOUR CHALLITA

MICHEL CHIHA, 12 ANS APRES SA MORT

(Texte paru le 7 janvier 1967
dans "La Revue du Liban")

Il est mort, il y a douze ans. Mais on continue à parler de lui et à citer ses opinions comme s'il était encore vivant. M. Charles Helou a écrit: "Ce ne sont pas seulement son exemple et son enseignement qui demeurent. Mais aussi ses traits, sa voix, son rire, la lumière et le rayonnement de son regard. Ils sont là au plus profond de nous: comme un souvenir et comme une espérance."

Tandis que d'autres qui ont tout sacrifié à la popularité sont enfouis sous l'oubli encore plus que sous la terre, cet homme qui n'a jamais courtisé l'opinion publique et a souvent dénoncé ses aveuglements, se transforme aujourd'hui en un symbole national, le symbole de ce qu'il y a de plus grand au Liban: l'aristocratie de l'intelligence, jointe à celle du caractère et de la sensibilité.

Fait curieux, ce penseur qui a tellement contribué à définir et à défendre la tradition libanaise n'était pas lui-même d'origine libanaise. La famille Chiha était une famille de notables syriens, dont l'influence se fait sentir dès le XVIIIème siècle.

On trouve au couvent Cherfé (Liban) les manuscrits de lettres échangées entre des membres de la famille Chiha et divers évêques et patriarches du rite syrien-catholique, auquel appartiennent les Chiha. Ces lettres confirment l'importance de la famille et évoquent son histoire.

Dans l'une d'elles, datée du 12 janvier 1815 et adressée à tout le clan Chiha (notamment Nehmé, Chickri, Soulayman, Nicholas, Mikhayel), le Patriarche d'Antioche écrit, dans le style du temps:

"Que le ciel vous bénisse de ses miséricordes et la terre de ses fruits!... Que Dieu multiplie chacun de vous en mille!... Puisse votre parole être toujours suivie!... Puisse Dieu écraser vos ennemis comme de l'argile et transformer les autres hommes en vos amis!..."

Dans ces lettres aussi, défilent, confirmées par les faits, les vertus d'une famille exceptionnelle: la générosité, la combativité, l'attachement profond au catholicisme, le courage de défendre ses convictions, ses amis, sa foi, sa communauté, jusqu'au sacrifice de ses intérêts et au risque de sa liberté et de sa vie (lutte contre les Ottomans pour la défense du clergé syrien-catholique); l'extrême délicatesse de l'expression, enfermant des convictions profondes et un sens très fort de l'autorité; des nerfs à réaction rapide et violente sous des dehors très amènes; une droiture et une rectitude absolues qui inspirent toute confiance; une autorité qui s'impose par sa valeur, son poids, sans arrogance et sans blesser personne; l'entêtement dans la poursuite de la tâche qu'on s'est fixée; une très grande supériorité intérieure qui permet de traiter les hommes sur un pied d'égalité et de les distinguer par leurs mérites sans se laisser intimider par leurs richesses et leur position sociale.

Ajoutez le talent et la culture, et c'est déjà Michel Chiha.

* * *

La famille Chiha s'établit au Liban vers les débuts du XIXème siècle. Quand Michel naquit, le 8 septembre 1891, sixième enfant après cinq filles (après lui viendront un garçon et une fille), il était assuré de la fortune par son père banquier, et il héritait des traditions de famille plus précieuses encore.

Son père meurt en juin 1903. Lui et le grand-père maternel

de Michel, Raphael Pharaon, avaient fondé la Banque Pharaon et Chiha en 1876; et Michel Chiha épousera Marguerite, la fille aînée de Philippe Pharaon, assurant ainsi l'association dans les affaires et l'amour de deux des familles les plus véritablement nobles du Liban.

Jusqu'à 1907, Michel fait ses études à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Et il voyage beaucoup. Sa mère, souvent malade, voyageait pour sa santé et l'emmenait avec elle. Il connut l'Europe, et particulièrement l'Angleterre. Il conservera toute sa vie une admiration spéciale pour le caractère britannique.

En 1907, il entre dans les affaires, en banque, avec les oncles Pharaon. En 1915, il est obligé de quitter le Liban et de s'installer au Caire, comme d'autres patriotes, pour échapper aux persécutions ottomanes et pour travailler plus librement à l'indépendance du Liban. Là, il étudie le droit et obtient sa licence.

En 1919, il rentre au Liban et s'adonne immédiatement à la politique. Le Liban venait de sortir de la plus douloureuse tragédie de son histoire: le quart de sa population avait été décimé par la famine, et le quart de ses habitations était en ruine. Au pays libéré, il manquait les cadres administratifs et politiques, une constitution, une nouvelle définition de sa personnalité et de son destin, le renouvellement de son économie et de son âme. M. Chiha se mit à l'oeuvre avec toute son énergie et tout son talent.

Aux élections législatives de 1925, il fut élu député de Beyrouth pour les minorités contre le Dr Ayoub Tabet. Cette législature (qui devait aller jusqu'au bout de son mandat en 1929) passa par des événements mémorables: la révolte des druzes, l'insurrection de Damas, la proclamation de la constitution. Elle initia la reconstruction du pays et l'assimilation des Libanais réfractaires au Liban.

M. Chiha fut le rapporteur de la commission de trois membres (avec Pedro Trad et Omar Daouk), chargée de préparer le texte de la Constitution. Pratiquement, ce fut lui qui rédigea le projet adopté par la Chambre.

En même temps, ses interventions autorisées sur tous les sujets remplissent des pages et des pages du Journal Officiel de l'époque.

Il fut aussi membre de la commission qui choisit le drapeau libanais. Le premier modèle du drapeau, se rappelait M. Chiha, avait, au centre, un dessin qui ressemblait plutôt à un chou qu'à un cèdre, et fut présenté par la commission au conseil des ministres, présidé par Habib Pacha Saad, -- qui fumait le narguilé en plein conseil.

* * *

Pourquoi M. Chiha a-t-il renoncé à briguer le mandat parlementaire de nouveau? Parce qu'il découvrit que dans notre pays, le député, pour rester député, doit se plonger fatalement dans les interventions administratives et que notre machine administrative, rouillée et partielle, le réduit à une servitude qui prévient le travail créateur et l'oblige à sacrifier ses autres occupations.

Il lui resta, du moins, de ses quatre ans de vie parlementaire, une expérience précieuse. Et il continua à être occasionnellement actif sur le plan du service public, dans des missions de rare importance. En 1946, par exemple, c'est lui qui négocia les relations diplomatiques avec le Vatican.

Mais en général, il préféra se retirer de la vie publique, se vouer à ses occupations particulières et servir sa patrie sur deux nouveaux fronts: "Le Jour" et les contacts personnels.

"Le Jour" avait été fondé par Charles Ammoun en 1934 pour

être le porte-parole de l'opposition. Michel Chiha l'acquiesça en 1937 dans le double but d'éclairer les Libanais eux-mêmes sur leur pays et leurs problèmes, et les Français sur la vérité libanaise. M. Charles Helou en resta le rédacteur en chef jusqu'à 1946 et fut remplacé par M. Khalil Gemayel, quand M. Helou fut devenu ambassadeur au Vatican, puis ministre.

Sous la direction de M. Chiha, "Le Jour" dégagait la doctrine et le vocabulaire libanais, qui, depuis lors, ont fait leur chemin: le Liban, pays de minorités associées; le Liban, pays-refuge, etc.

Commercialement, "Le Jour" n'a jamais été une entreprise rentable. Michel Chiha en assumait le déficit. Il était convaincu qu'une voix autorisée et indonditionnellement désintéressée devait refléter les événements de tous les jours à la lumière des intérêts du Liban, de sa mission et de sa destinée.

Il écrivait lui-même plusieurs éditoriaux par semaine. Ces éditoriaux, dont une bonne partie a été déjà réunie en volumes par les soins de la "Fondation Michel Chiha", regorgent de concepts lumineux et parfois prophétiques sur les événements passés et présents et sur les chemins que la politique et l'économie doivent toujours suivre au Liban.

Si Michel Chiha a vu tellement clair dans les affaires du Liban, c'est parce que, détaché des passions et libéré des intérêts, il basait sa doctrine sur les données historiques du Liban et sur le tempérament inchangeable du Libanais. Il croyait qu'un pays, comme un individu, est en partie constitué, physiquement et moralement, d'éléments immuables. L'homme d'Etat est celui qui est capable de reconnaître et de définir ces éléments, qui ne s'entête pas à les contrecarrer, mais en tire les meilleurs fruits possibles et cherche à les faire évoluer dans le sens des vertus et des dons propres à chaque peuple. (Malgré son admiration pour l'Angleterre, M. Chiha

n'a jamais essayé d'introduire les institutions et les moeurs britanniques au Liban).

C'est ainsi qu'il a toujours défendu le système de l'Assemblée représentative, même quand il est imparfait et défectueux; car, au Liban, disait-il, si les discussions et les luttes politiques cessent de se développer à l'intérieur du Parlement, elles se développeront à l'ombre des mosquées et des églises, et le Liban sera menacé de la guerre civile tous les matins.

C'est ainsi qu'il défendait le système confessionnel malgré ses énormes méfaits, comme étant au Liban, dans les circonstances actuelles, une garantie de concorde -- qui ne doit pas nous empêcher, d'ailleurs, d'évoluer vers un système meilleur. Il désapprouvait les réformateurs qui préconisaient des lois et des constitutions théoriquement admirables, mais hors de contact avec les peuples auxquels elles se destinent.

C'est lui qui a ~~défini~~ défini le Liban une terre de minorités associées, c'est-à-dire une patrie où tous les persécutés de l'Orient peuvent trouver un refuge, mais où personne ne peut persécuter personne, ni se prévaloir sur lui de son origine, son sang ou son dogme.

C'est en se basant sur les mêmes données fondamentales des possibilités et des caractéristiques de l'âme libanaise qu'il prêcha et aida à établir l'économie libérale, à laquelle le Liban doit tant d'éclatantes victoires.

Et comme il est toujours plus facile d'exposer une doctrine générale que de l'appliquer aux problèmes complexes et mouvants de tous les jours, ses éditoriaux presque quotidiens aidaient à démarquer les limites entre la liberté et l'anarchie, entre les déficiences de la nature et celles des hommes, entre les faiblesses

tolérables et celles qu'il fallait châtier avec rigueur.

Si important que fût le front du journal "Le Jour", c'est celui des contacts personnels qui caractérisait plus particulièrement la personnalité et l'action de Michel Chiha.

La Banque Pharaon et Chiha, connue pour la solidité de ses assises financières et morales, était dirigée par M. Chiha avec une aise extrême: ainsi il pouvait consacrer la plus grande partie de son temps à ceux qui venaient à lui pour une orientation ou un réconfort.

Et au long de toute la matinée (et parfois aussi chez lui, l'après-midi) se succédaient les hommes avides de l'entendre. Quelques-uns n'avaient que cette soif de l'entendre. D'autres occupaient des positions éminentes et venaient converser avec lui des problèmes les plus importants du Liban sur le plan intérieur et international. Et à la manière dont ces hommes continuent à parler de lui, douze ans ~~pas~~ après sa mort, on mesure à quel point ils l'aimaient et le respectaient et l'écoutaient.

J'ai eu le privilège de fréquenter M. Chiha dans sa banque pendant des années. Et jamais ne s'effacera de ma mémoire et de mon coeur le souvenir de cet homme~~s~~ supérieur, chez qui l'intelligence était aussi grande que le caractère et la sensibilité.

De taille haute et pleine, les yeux larges et francs et clairs, les lèvres charnues révélant un tempérament débordant de vitalité, mais dominé par une maîtrise infailible de soi, il avait une distinction souveraine où se joignaient les manières raffinées et les sentiments raffinés.

Je ne l'ai jamais vu perdre patience. Même au milieu des tourments, il savait garder ses chagrins pour lui-même et donner aux autres son sourire.

Son optimisme était l'optimisme d'un homme profusément doté, qui mesure ses forces aux problèmes et aux difficultés qui l'entourent et se sent toujours sûr de la victoire. Et c'était l'optimisme de qui avait magistralement analysé nos faiblesses et nos forces et savait que nos forces finiraient par prévaloir et nous feraient triompher de toutes les crises. Et son optimisme était communicatif et bien-faisant. En sa présence, on se sentait comme appuyé sur une tour d'airain.

Et comme tous les hommes forts, il était gai, et il aimait rire. Il disait: Laissons la vie chanter en nous. Et la vie chantait réellement en lui.

Et il était, par-dessus tout, grand. Son âme était faite d'un tissu qui n'est pas commun dans ce monde. Quand on l'écoutait, on avait peine à croire que la petitesse et la mesquinerie pussent encore exister.

Et avec quelle maîtrise il réduisait n'importe quel problème à ses données essentielles, englobant dans un coup d'oeil ses origines, ses conséquences et la meilleure solution à lui apporter!

Michel Chiha, dans sa banque, était un homme unique au Liban. Cette intelligence lucide et puissante appliqué à tous les problèmes de la politique, de l'économie et de la culture, cette âme sereine et accueillante qui ne refusait jamais son temps et ses idées à qui semblait pouvoir en profiter, c'était comme la réincarnation des philosophes antiques et de ces sages dont il ne reste que le souvenir.

Il disait: "Une condition du bonheur relatif qu'on peut obtenir dans ce monde est d'accorder le maximum par générosité et absolument rien par faiblesse".

Plus peut-être qu'à travers ses articles du "Jour", ces

contacts répétés avec les hommes les plus influents du Liban ont contribué à faire passer sa doctrine et quelque chose de son âme dans le domaine de l'action.

Et comme ses aïeux, il s'imposait par le simple poids de ses dons et de sa personnalité, et tout en maintenant la courtoisie la plus chevaleresque.

Les moins avisés se méprenaient parfois sur sa courtoisie et croyaient pouvoir en abuser. Ils payaient immédiatement le prix de le mécompte. Une fois, après la dernière Grande Guerre, Michel Chiha exprima ses idées anti-communistes dans une conférence. Le lendemain, l'ambassadeur soviétique lui téléphona tôt chez lui et lui fit remarquer que, s'il avait été bien informé, les idées exprimées par M. Chiha dans sa conférence, étaient de nature à déplaire à l'URSS. M. Chiha vit dans le ton de l'ambassadeur une tentative d'intimidation et répliqua immédiatement: "Puisque vous m'en parlez, Excellence, je vous donnerai l'occasion de prendre connaissance de mes idées directement en publiant dans "Le Jour" ce que j'ai dit hier."

Et il le publia. Il semblait dangereux de se mettre si ouvertement contre une doctrine qui paraissait alors destinée à dominer le monde. Je le lui dis un jour. Il me répondit: "Peut-il y avoir un danger plus grave que la mort? Si le communisme devenait dix fois plus fort, je continuerais à le combattre et je préférerais mourir en défendant mes idées que de me courber devant lui."

Ceux qui ~~l'accompagnaient~~ l'accompagnaient dans "Le Jour" savaient que ses positions étaient toujours dictées par la même intransigeance morale, le même respect de soi-même, le même courage d'être soi-même.

Et son exemple devenait ainsi aussi réconfortant que son enseignement dans une période si nettement marquée par l'opportunisme

et les petits calculs.

Il disait: "A partir d'un certain point, le caractère se transforme en courage. La meilleure manifestation du caractère, c'est de soutenir le vaincu qui a raison, de censurer le vainqueur qui erre."

Et il ajoutait: "Dans les latitudes comme les nôtres, l'intelligence est brillante, mais le caractère déficient. Or, que sert de savoir sans vouloir? Il vaut mieux se tromper parfois sur son devoir et le faire, que de bien connaître son devoir et ne pas le faire. Il nous faudrait moins de casuistique et plus de caractère."

Dans les hautes sphères financières et politiques où, traditionnellement, l'esprit ~~xx~~ utilitaire enchaîne les élans généreux et où l'intelligence est mise au service de l'intérêt plutôt que de la vérité, quel bonheur c'était que d'avoir un Michel Chiha!

* * *

^a
Gébran/écrit: "Une graine enfouie dans le coeur d'une pomme est un verger invisible. Mais si la graine tombe sur un rocher, rien n'en sortira."

Aujourd'hui, toute une génération qui s'est formée sous le regard de Michel Chiha occupe des postes-clé dans tous les domaines.

Quel triomphe ce serait pour l'idéal humain et pour les intérêts nationaux si les hommes d'aujourd'hui transmettaient à leur tour aux générations montantes un Liban encore plus agrandi par leur enseignement et leur exemple!